

La lettre au prisonnier Derguy

MICHEL AMATO

Aussi incroyable que ça en a l'air, j'ai connu Derguy là où il demeure en ce moment. Non, pas si incroyable, quand on considère le temps qu'il aura passé derrière les barreaux... C'était en 88. A l'époque, j'avais été condamné et je sortais du mitard pour avoir soi disant menacé de mort un arrivant. Bien sûr, c'était scrupuleusement faux. Jamais je n'avais menacé quiconque de mort. Enfin, après un mois de mitard, j'étais de retour aux quartiers. On m'a balancé au sud, cellule 422. Il y avait un mois que je n'avais pas vu ma tête dans le miroir et, de me voir, après tout ce temps, me fit tout bizarre.

Il était tôt. Les promenades étaient dehors. La plupart des mouvements se font durant les promenades, ça facilite le travail des gardiens. Car un gardien, il ne faut pas s'imaginer qu'il complique sa tâche. Un gardien est avant tout un fainéant. C'est pour ça qu'il a signé : pour le rester ! J'ai lorgné mes yeux dans la glace. Ma barbe n'avait jamais été aussi drue. J'eus envie de me raser.

En me rasant, j'ai songé à mon avocat qui m'avait rendu visite au mitard. Il avait pâli en voyant ma tête. La métamorphose selon Hyde. Ou peut-être Kafka. A la seule différence que je ressemblais à tout sauf à un homme digne de ce nom. A vrai dire, je ne sais plus pourquoi mon avocat était là. Lors de l'entretien, il ne fit que m'interroger sur les conditions d'isolement du mitard.

D'évidence, il ne savait pas grand chose sur ce qui se passait au delà des murs, sur ce qu'il lui était permis de voir.

D'abord pour l'historique, il faut savoir que Fresnes fut bâti en fin de siècle, en 1899, sous la Troisième République. Les murs chantent. Ils chantent et vous savez quoi ? Vous entendez leurs symphonies jusque dans la nuit. Quand on atterrit au mitard du rez-de-chaussée, on aperçoit des dalles dans les cellules, de ces dalles rectangulaires surélevées de gros anneaux qui servaient autrefois à enchaîner, de jour comme de nuit, les bagnards qui passaient par ici. Des dalles froides comme des pierres tombales, sans chaleur. Et pourtant, quand vous vous asseyiez dessus, vous sentiez qu'elles avaient une âme, ces dalles.

Une âme, mais qui parle d'âme dans un lieu pareil. Devant la porte, il y a une autre porte. En fer celle-ci, pour vous épargnez l'envie de lui taper dessus. Tous les accessoires : table, tabouret, robinetterie sont soudés au murs ou au sol, afin, là encore, d'écartez de vous toute envie de les projeter sur la porte qui, je le rappelle, est en fer. Un vasistas grillagé toujours ouvert, graduant ainsi la cellule à la même température que l'air, vous gardant bien au chaud l'été et bien au froid l'hiver. Avec ma chance, j'avais connu ça l'hiver. C'était un sale hiver. Le matin après la nuit, je me réveillais tout bleui par le froid, raide, violet.

Les douches deux fois par semaine. Les promenades, des cours en triangles de vache qui rit surélevées d'un grillage faisant du ciel un nid de croix, des fois qu'on aurait la bonne idée de vouloir glisser quelque chose au type d'à côté. Tout est sous-dimensionné. De telle sorte que vous vous sentez fatalement rapetisser. Ou écraser. Ou les deux.

Les murs en cellule sont sales, sombres et recouverts d'inscriptions foireuses qu'on a du mal à lire. Tant de monde est passé par ici. Tant de pauvres bougres. Et j'y suis pour trente jours. La prison dans la prison : le mitard.

En fait, quand on en sort, on a le vertige des dimensions. L'allée principale, par exemple, qu'on emprunte en descendant la prison, paraît monumentale, vaste, gigantesque. Bien sûr, c'est

une illusion. Elle n'est guère plus haute qu'une bite à genou... je veux dire, un hall de gare ou la chapelle Sixtine. C'est l'allée qui sépare le nord du sud. Le vertige est si présent qu'on est presque obligé, en marchant, de s'accouder au mur pour ne pas tomber. C'est peut être de là que vient l'expression « raser les murs ».

Enfin, maintenant, j'en étais sorti. Et j'étais dans une autre cellule. La 422. On m'avait monté au quatrième, je voyais toutes les cours jusqu'aux miradors. Il y avait du monde dans ces cours. Ça jouait, rigolait. Ces voix grimpaient dans les tuyaux pour rebondir dans ma tête comme du caoutchouc. Des voix comme je n'en avais pas entendues depuis plus d'un mois. Au mitard, on n'entendait rien. C'était perpétuellement le silence. Un livre par jour distribué à travers les barreaux, un livre. On avait aussi droit à un stylo, des timbres, des enveloppes et quelques feuilles pour écrire.

Ici, à la "422", il y a de véritables couleurs. Elles sont vivantes. Celles des couvertures, par exemple, ou des fruits posés sur l'assiette. Quand je regardais dehors, les couleurs aussi m'attiraient. Notamment celles du ciel, des nuages. Quand les promenades se finirent, Derguy et Jeannot franchirent la porte et l'on se présenta. Dans ce genre de cas, les présentations sont rapides. Derguy est un solide gaillard qui a encore l'accent du pays. Il est vif, souple et s'agite comme un lion en cage. Jeanneot, lui, est un grand bonhomme qui s'est tordu la cheville au volley. Un blond. Il a toujours un bob sur la tête. Ça lui tient chaud, dit-il.

A quelque chose près, nous avons tous le même âge. Tous partis pour un certain nombre d'années. Sauf Derguy, qui n'était pas encore jugé ni condamné. La maison d'arrêt n'est pas l'endroit rêvé pour faire de la détention. En théorie, j'étais destiné à partir en centrale. Mais on me laissait moisir là où les conditions de détention étaient mauvaises : surpopulation. Insalubrité des lieux. Sans hygiène véritable. Sans bouffe correcte. Non, rien. La seule vie un peu exaltante se trouvait à l'extérieur, lorsqu'on levait les yeux et qu'on voyait ces putains d'oiseaux tracer des cercles au dessus des cours, ces colonnes de nuages blanchis,

ou quand on sentait ces poussées de vent soufflant à travers les barreaux.

J'étais resté trop longtemps au mitard pour ne pas me foutre à la fenêtre. Des oiseaux, ce jour là, il n'y en a pas. En revanche, il y a des rats ou des rates dans les contre allées qui longeaient les coursives, et c'est bientôt un spectacle que je ne quitte plus des yeux. Non pas parce que je rêvais de les avoir en repas à midi mais parce qu'ils représentaient une autre forme de vie. Disons, celle que l'on préfère regarder sans envier. Un rat a les mêmes responsabilités qu'un homme : il doit survivre.

Derguy et Jeannot ont les deux lits du haut. J'ai celui du bas. La gamelle est en retard et nous en sommes à discuter de choses et d'autres. On a faim. La faim forme une crevasse absurde dans l'estomac et chacun est à l'écoute de son ventre car le prisonnier pense d'abord avec son ventre. Kafka dit dans une nouvelle que ce sont les singes qui pensent avec leur ventre.

C'est faux, l'homme aussi.

Kafka plaça cette phrase dans la bouche d'un singe qui confie aux hommes ses vieux souvenirs de captivité devant une assemblée d'académiciens. Le vieux singe, dans ce récit, devenu aussi académicien, gratifie ses confrères de son Pardon et les absout de tout reproche, en singe intelligent qu'il devient.

La porte s'ouvrit devant le chariot des auxis. Ils servirent les gamelles, puis la porte se cloua devant nous. Derguy avait bon appétit et discuta du Pays. Le Pays Basque, sans cesse, venait chanter sur ses lèvres, par son accent ou de petites allusions verbales insignifiantes que je ne comprenais pas toujours puis que ces allusions étaient faites en Basque, langue que ni Jeannot ni moi ne comprenions, mais envers laquelle nous éprouvions toutefois du respect. Derguy était là pour une vague affaire de camion que l'on avait retrouvé avec une tonne d'explosif et dont le chauffeur logeait chez lui.

Accusé à tort, bien sûr, on l'avait inculpé et mis en prison pour association de malfaiteurs.

Jeannot, lui, avait réussi à commuer ses peines et se sentait déjà plus léger. Il attendait la sortie en faisant de petites croix sur un calendrier. L'horreur, l'horreur absolue. Il a près de mille petites croix à cocher, mille et quelques, et chaque jour quand il se lève, c'est la première chose qu'il fait : une croix. Le calendrier, ainsi, noircit en long sur chaque colonne, lui donne une sorte de joie curieuse que j'ai du mal à saisir. Daniel garde les oreilles collées à sa radio, écoutant France Info. Il lit « Egin » qu'on lui apporte chaque matin sauf, bien sûr, les dimanches et jours fériés.

Egin est un journal incompréhensible pour Jeannot et moi. Mais, en tous les cas, pas pour Daniel qui, parfois, nous commente l'actualité du jour. Celle non diffusée dans les journaux télévisés. Ou, comme disait Al, dans les shownaux télévisés. Al était un rital qui logeait trois cellules plus loin. Al était fin philosophe. A sa façon, les vérités étaient simples mais ne se trouvaient pas dans les journaux. Al en avait pris pour vingt piges et s'attendait à être extradé d'un moment à l'autre vers l'Italie. Avec lui, par contre, je causais de tout sauf d'actualités.

Avec les jours qui s'allongent tels du beurre fondu sur une tartine au soleil, et les nuits grandissantes dans l'hiver, larguant leurs cendres froides, leurs étoiles blanchies par ces halos de lumières qui se forment dans le ciel, là haut, au dessus des prisons, avec ces minutes pénétrant toutes choses, ces bruits dans l'obscurité, ces cris, ces rumeurs, ces peurs silencieuses, ces attentes paresseuses, tout le silence des heures unies dans le cœur de la nuit, de ces milliers d'heures qui s'écoulent dans les boyaux informes de ces nuits/jours.

Oui, informes, ai je dit. C'est bien le mot.

Depuis peu, j'étais sujet à de violentes crises de tétanie, imprévisibles. Dès qu'une crise arrivait, je perdais généralement conscience pour me réveiller ensuite à l'infirmierie sanglé comme un porc bon pour l'asile. Bien sûr, j'étais toujours surpris de me réveiller tout sanglé sans garder de souvenir de ce qu'il s'était passé. J'avais l'impression d'avoir passé un mo

ment de l'autre côté. Un moment où tout restait obscur. Dans l'amnésie. La douce amnésie.

Je connaissais René, lequel connaissait d'autres personnes de ma connaissance. Le monde est petit. Donnez-moi un dé à coudre et je le rentrerais dedans ! Avec tout ce qu'il comporte. Grandes ou petites choses. René était donc l'économiste de la deuxième division. Il nous apportait des légumes des cuisines et de la viande fraîche que l'on pouvait cuire nous mêmes. Le luxe, quoi !

Derguy et Jeannot étaient ravis de ces petites offrandes. Oui, car avec un peu de viande et de légumes on peut parfois améliorer grandement son ordinaire. Quand René n'apportait rien, on se débrouillait pour faire notre popote à part. Une tambouille élaborée à l'aide d'une chauffe à huile de confection artisanale.

J'étais loin d'être fin cuisinier. Mais, on se démerdait. Faut bien. Derguy et Jeannot sont mes commis. Ils mettent la table pendant que je prépare les patates et le bout de veau qu'on a pu obtenir de René. C'est un bon jour. Non à cause du soleil mais parce que l'on pourra manger autre chose que leur bouffe ignoble. Quand le chariot à repas s'avance devant la cellule, nous le chassons en grands Seigneurs que nous devenons grâce au banquet que nous ferons. Peu de réjouissance éclaire le cœur d'une cellule, mais un bon repas, ça oui ! Et heureusement ! Autrement, on se trouverait vite une corde. Ou autre chose.

Les murs de Bayonne semblent vivants dans la bouche de Daniel. Les rues, les routes, les rivières, l'eau des montagnes, les maisons rouges et blanches et ces vallées aussi magiques qu'insolites que ni Jeannot ni moi ne connaissons. Nous sommes sans doute deux ignorants face à ses descriptions chaleureuses pleines d'enthousiasme qu'en fait Derguy.

A l'entendre, perchés au fond de nos lits, on a envie d'en être aussi. On voudrait peut être avoir dans nos cœurs un rendez-vous d'amour aussi fort que le sien. Aussi dense que ses rêves de liberté. De conquête.

Sûr que Derguy était pour l'indépendance du Pays Basque. Il revendiquait toute une culture, une langue, des traditions, plus ancestrales que la nuit des temps, plus ancestrales que les plus grandes civilisations connues car, pour remonter à l'origine Basque, il faut plus d'un historien, ethnologue ou paléontologue ! Il faut ramasser autre chose que des cailloux et de la terre pour en savoir long, je dirais, sur leur vraie histoire ! Celle ci, du reste, ne délivre pas ses secrets au premier venu. Jeannot et moi demeurons songeurs face aux multiples anecdotes que nous peut conter Daniel. Oui, songeurs, l'œil collé aux murs, l'autre à nos rêveries. Drôle de rêveries !

Je me souviens d'un jour où nous avions faim. Nos réserves manquaient et si je me souviens bien, c'était un dimanche. Comme nous étions tout au bout des étages, le chariot à bouffe passait souvent en dernier, mais vide, du moins, sans le compte, ce qui plongeait chacun d'entre nous dans une sombre colère. On avait déjà eu des histoires pour cela, qui nous avaient causés des rapports à chacun. Ce jour là, le chariot stoppa devant la porte. Daniel et Jeannot y allèrent et passèrent les assiettes. Il y avait la mienne dans le lot. Mais, à nouveau, les assiettes, mal servies, provoquèrent la discorde entre nous, les auxis et le maton. Et la discorde fut mauvaise. Derguy leva la voix, sans menacer personne, tutoyant le maton pour que ce dernier s'arrange à remplir nos assiettes, ou bien, « ça irait mal ! »

Le maton, jeune con, pédant, trou du cul, prit néanmoins ces mots pour menace, comme ils disent. Menace ? Les assiettes resteront telles quelles. Le jeune trou du cul referma la porte et alla chercher le chef suprême après le directeur, qui se nomme bricard. Trois barrettes d'or perchées sur les épaules et trente ans de carrière sous la casquette. Un héros, quoi ! Un véritable héros. Peu de gens dans ce monde peuvent se gausser d'avoir rencontré dans leur vie de véritables héros tel qu'un bricard. Le bricard, d'un geste du doigt, peut vous faire expédier au cachot, je dirais, en rigolant. Et le bricard se pointa, flambant neuf dans son uniforme bleu aux trois barrettes lui

santes comme l'or qui semblait gravé pour l'éternité sous son front adipeux.

Quand le bricard est là, nous nous expliquons simplement en montrant les trois misérables assiettes posées sur la table. Nous n'y avons pas touché. Le bricard est vieux bonhomme rentré dans l'hiver de sa vie, compréhensif à ses heures mais pouvant aussi se montrer comme le pire enculé qui puisse exister. A notre grande surprise toutefois, le bricard nous attribua raison. D'ordinaire pour ce genre d'incident, on donnait plus souvent raison au gardien qu'au prisonnier. Et ne me demandez pas pourquoi, dans l'univers carcéral, un prisonnier pèse moins qu'un gardien, en paroles ou en actes.

C'est hélas vrai.

Bref, après des excuses faites à la diable et le retour du chariot, le bricard s'en va, homme voûté, vacillant comme une bougie. Après une existence ou presque passée dans une prison, on doit sûrement sentir le poids des murs, je veux dire, sur les épaules, quelque chose d'invisible mais tenant à un fil qui fera que la prison aura pris toute la place d'une vie. Toute une place qui, entre parenthèse, n'était au départ que liberté. Une liberté vite éparpillée aux quatre coins du monde, aux quatre pôles du temps. Enfin très vite, nos assiettes redevinrent de vraies assiettes. Ainsi, c'était déjà plus correct.

Entre temps, René continuait à nous passer de la bouffe des cuisines. Et par dessus nos cantines, on essayait de tenir de la sorte. Avec des hauts et des bas.

Oui, intérieurement, la taule vous fiche un coup. Ça ne se voit pas toujours. Pour sûr, cela se passe sous-cutané. Ça se ressent. Le visage se marque aussi. Des rides creusées à regarder les murs. Des lèvres à l'origine gaies et joyeuses, se plissent et se retroussent. Tout se fige et s'obscurcit. Daniel découvre que son teint a pâli depuis qu'on l'a mis en taule, à cause de la grisaille des murs et du manque de soleil. Son regard, lui, depuis son arrivée, s'est durci pareil à une pierre jetée à la mer. Au fond de son cœur, un vent de liberté s'était fait prendre au

piège con de la prison. Et du fond de son cœur, on sentait sa raison devenir plus dure que toutes les pierres du monde.

Et puis un jour, Jeannot fut transféré. Il partit dans le nord, se rapprochant ainsi de sa femme et famille. Sa femme ne venait qu'une fois par mois lui rendre visite et cela le rendait pa traque. Enfin, valait mieux qu'il s'en aille là où il se sentirait mieux. Six jours après, on eut un autre bougre à sa place. Il s'appelait Mathieu et comme dans la chanson, Mathieu était chauve. Il venait de plonger pour des braquages qu'il faisait seul et à pied dans Paris. Son instruction, qui venait de commencer, allait sûrement durer une éternité, car l'instruction, la commis sion rogatoire allait s'étendre outre Atlantique et risquait de prendre du mou. Mais Jeannot, lui, avait sûrement retrouvé sa joie de vivre et sa bonne humeur. Il s'était rapproché des siens.

Et puis un jour, ce fut mon tour, on me transféra de même et j'ai dit adieu à Daniel comme un type qui, dans ses adieux, dit au revoir. Salut! Et bonne chance à toi, l'ami! Dedans ou dehors! Et jamais plus je ne revis Daniel. Jamais. Après mon transfert, mais surtout, après avoir laissé passer de l'eau sous les ponts, des années, bien des années plus tard, quand tout cela ne fut qu'une histoire, je dirais, parmi tant d'autres, une histoire oubliée, annihilée quelque part dans un coin de moi même, un soir que je marchais dans les rues de Bayonne, j'ai revu Daniel. Cependant pas en chair et en os. Non, Daniel était affiché, accroché aux murs, sur les murs dépolis et dégueu lasses du Petit Bayonne. Putain, douze ans après, ça choque! Son visage ressuscitait sous mes yeux. Oui, c'est bizarre. Bon sang! Ne serait ce que penser qu'il y soit toujours! Qu'il en bouffe encore! Après douze ans! J'en restais sur les genoux. Mon esprit fit un bond en arrière, et il y aura peu, si je puis dire, que je réalise pleinement tout cela.

Comment est-ce arrivé? De mémoire de prisonnier, je re vois toujours Daniel tel qu'il était quand je l'ai quitté. Com ment est-ce possible? Pourquoi le retenait-on? Parce qu'on le présumait être un des chefs de l'ETA? Et moi, serais-je aussi

chef mafieux dans ce cas? C'est quoi, ces conneries? Je ne sais pas exactement de quoi on l'a inculpé, je sais juste qu'on l'a condamné à faire trois fois dix ans et qu'il n'en ressortira pas avant longtemps. Avant très, très longtemps. A moins qu'il ne s'évade. Chose que je lui souhaite de tout cœur. Lorsqu'on retire la liberté à un homme, sa liberté, sa vie, son honneur, sa famille, ses idéaux, le laissant pourrir dans une cage, devenir taré, taré au point de ne plus savoir à quel saint se vouer, alors il ne reste plus qu'à songer à l'évasion!

Aujourd'hui, je regarde le ciel. Je peux le goûter. Et presque le prendre dans mes mains. Oui, je peux beaucoup de choses. Je suis de l'autre côté des murs, de l'autre côté de la Porte. Beaucoup ignorent ce bonheur. Beaucoup ignorent ce que c'est; c'est peu, bien entendu, en comparaison du reste. Peu de chose, je vous l'accorde. Je voue la Corde. Non, ce n'est pas ce que je voulais dire. Dans cent ans, dans mille ans, quand le Pays Basque sera un État comme un autre, lorsqu'Il sera devenu une nation, une Terre Promise à faire des heureux et des malheureux, comme partout, car il ne faut pas non plus s'imaginer que l'indépendance réjouira le cœur de chacun.

L'indépendance est la volonté d'un noyau. Et uniquement d'un noyau, puisque c'est de lui d'où jaillira le fruit.

Question de temps.

Derguy, je repense à toi, mon ami. Et je te revois, sûrement avec douze ans de recul, sûrement loin des réalités qui t'entourent. Car j'ai appris en lisant les journaux que tu avais entamé une grève de la faim pour pouvoir être mis avec tes frères Basques en détention. Chose que tu réclamais déjà en 88...! Comme quoi, avec le temps, les choses n'évoluent pas beaucoup. Non, pas vraiment. J'ai eu peine à voir ton visage maigre, osseux, squelette survivant d'un appel, d'une demande, toute simple au fond, faire ta prison avec ceux qui sont et pensent comme toi, et qui, bien sûr, sont détenus pour des raisons aussi douteuses que les tiennes...

Les autorités, un jour, reconnaîtront leurs torts, peut être même en demandant Pardon à genoux. En fait, oui, ce serait l'idéal! Et ce serait bien que cela arrive vite! Le problème est que les choses ont l'air de traîner en longueur, lambiner, oui, lambiner. Par peur, sans doute. De quoi? Nous l'ignorons. Car, en ce cas, comment expliquer qu'on ne veuille pas vous grouper, même derrière les barreaux? Indélicate question que seuls vos juges ont le droit de discuter. Vos juges, ces planqués, qui n'entendent rien au problème, bien sûr, mais qui se réservent quand même le fin mot de l'histoire.

Ceci dit, cela ne suffit pas. La prison n'est pas assez. Vous ne devez pas payer le bon tribut à la Société. Ils doivent peut-être se sentir lésés. Vous devriez, à tout rompre, vous couper les bras et les jambes pour vous faire entendre. Tels ces prisonniers russes qui travaillaient dans ces forêts du nord grand Sibérien, comme des esclaves, qui souffraient inutilement, préférant la mort à l'agonie en se mutilant les mains qu'ils enveloppaient dans les tronçons destinés au marché étranger, en l'occurrence l'Angleterre. Oui, vous mutiler. Mourir de faim n'est pas assez. Il faut plus d'un squelette pour effrayer une machine sans chair ni sang qui prend son pied à étouffer les âmes jusqu'à leur dernier souffle.

Enfin, tout cela m'en rappelle tant et tant que je préfère me taire. Le silence, à lui seul, peut faire office de réponse. Je ne connais pas ta position, Daniel, je ne connais rien aux grandes affaires de ton cœur. Je connais juste la valeur que tu accordes aux tiens, à ton pays, je me souviens de ta générosité et l'amour que tu voues à ta cause. Reste encore que les jours ne sont pas les mêmes pour le monde et en dehors de ça, je ne sais pas grand chose. J'aimerais toutefois conclure sur une parenthèse; si un jour tu lis ce que j'ai écrit aujourd'hui, ne tiens pas compte de tes bourreaux.

Ne les maudis pas (bien qu'il soit difficile de ne pas le faire).

La mort, comme une grande, s'en chargera.

Et bien assez tôt.